

OSSIP MANDELSTAM

L'ÉPIGRAMME CONTRE STALINE



Figure majeure de la poésie russe du XX^e siècle, Ossip Mandelstam naît à Varsovie en 1891, il s'éteindra en 1938 dans un camp de transit près de Vladivostok.

Ossip Mandelstam en 1934, après sa première arrestation.

D'après une photo du NKVD.

Mandelstam composa en novembre 1933, l'un des poèmes politiques les plus percutants du XX^e siècle : une épigramme cinglante visant Staline et la Tchéka. Conscient des risques encourus, il élaborera ce texte mentalement, le mémorisant vers après vers, avant de le partager oralement dans son cercle confidentiel.



« **Nous vivons sourds à la terre sous nos pieds,
À dix pas personne ne discerne nos paroles.
On entend seulement le montagnard du Kremlin,
Le bourreau et l'assassin des hommes.** »

« De nos jours, les poèmes doivent être civiques », confia-t-il à la célèbre poétesse Anna Akhmatova. Reconnu comme chantre de l'insoumission, Mandelstam préférait le silence à une poésie étouffée par la censure.

Son épigramme incisive témoigne de son inébranlable intégrité artistique, face à la menace d'un régime totalitaire.





Cette observation fait écho aux propres mots de Mandelstam.
« *La poésie est un pouvoir, car pour elle on vous tue* ».
Dans un régime politique où la moindre critique pouvait lui être fatale, Mandelstam choisit d'utiliser son art comme arme contre l'oppression.

L'anecdote de sa rencontre avec Boris Pasternak, auteur du futur *Docteur Jivago*, illustre le climat de peur qui régnait alors. Lorsque Mandelstam récitera son poème à Pasternak, celui-ci effrayé lui répondit :
« *Je n'ai rien entendu et vous n'avez rien récité. Vous savez, il se passe en ce moment des choses étranges, terribles, les gens disparaissent ; je crains que les murs aient des oreilles, il se pourrait que les pavés aussi puissent entendre et parler. Restons-en là : je n'ai rien entendu* ».

Quand Pasternak l'interrogera sur ses motivations, l'inébranlable Mandelstam répondra avec conviction qu'il ne déteste rien autant que le fascisme, sous toutes ses formes.

Dès 1934, Ossip Mandelstam confiera à sa femme : « *Je suis prêt à mourir* ».
Son épouse Nadejda Mandelstam éclairera ainsi la décision de son mari.
« *En choisissant la forme de sa mort, Ossip misait sur une caractéristique de nos dirigeants, leur respect sans bornes, presque superstitieux pour la poésie* ».



« *Ses doigts sont gras comme des vers,
Des mots de plomb tombent de ses lèvres.
Ses moustaches narguent comme des cafards,
Et la peau de ses bottes luit.* »



Pour son épigramme contre Staline, Ossip Mandelstam sera arrêté la première fois en 1934. De l'exil à Tcherdyne, après une tentative de suicide, sa sentence sera commuée en exil à Voronej jusqu'en 1937.

A leur retour les Mandelstam tentent de s'installer à Moscou. Leur permis de séjour sera refusé. Ils survivront clandestinement dans les environs de la capitale grâce au soutien de leurs amis

En mai 1938, durant les Grandes Purges, Mandelstam sera arrêté pour « activités contre-révolutionnaires ». Condamné à cinq ans de travaux forcés ; il meurt le 27 décembre 1938 victime de la faim, du froid, des mauvais traitements sur la route du camp de la Kolyma près de Vladivostok.

Son corps sera jeté dans une fosse commune.

«
Autour, une cohue de chefs aux cous de poulet,
Les sous-hommes zélés dont il joue.
Ils hennissent, miaulent, gémissent,
Lui seul tempête et désigne.



Pour Nadejda Mandelstam, l'aboutissement inévitable de la vie et de l'œuvre de son mari c'était l'épigramme contre Staline. Mandelstam, explique-t-elle, ne pouvait rester silencieux face aux horreurs de la collectivisation forcée, aux famines qui ravageaient l'Ukraine et le Kouban.

Pour Mandelstam, souligne Robert Littell, *Le Bruit du temps* représentait la Russie des années 1930, une culture menacée d'anéantissement. « *Son œuvre exhorte les artistes à dire la vérité au pouvoir et à la partager avec le peuple* ». Mandelstam, conscient d'être le condamné, choisit la confrontation directe plutôt que la dissimulation. Il préférerait une fin rapide de victime de la répression plutôt qu'une lente agonie due aux organisations d'écrivains.

La survie de l'œuvre poétique de Mandelstam est un témoignage remarquable de résilience et de dévouement. Nadejda, son épouse, a joué un rôle crucial en mémorisant l'intégralité de ses poèmes.

Cette méthode de préservation orale n'était pas seulement fidèle à la vision de Mandelstam sur la musicalité de la poésie, mais aussi une nécessité face à l'impossibilité de publication, aux risques de disparition de l'œuvre.

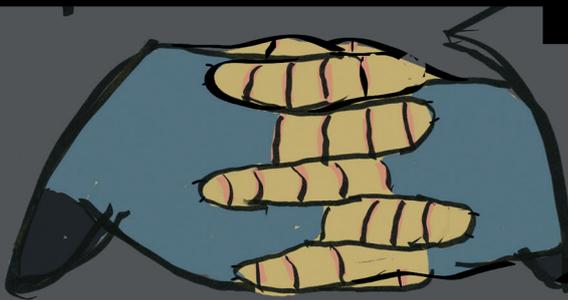


Après la mort de Mandelstam, Nadejda vécut une existence précaire, menacée par le NKVD qui voulait étouffer l'héritage du poète.

Pour fuir la traque des tchékistes, elle adoptera un mode de vie nomade, changeant fréquemment de lieu de résidence et d'emploi.

*Il forge ses décrets comme des fers à cheval,
Et les jette à la tête, à l'œil, à l'aine.
Chaque mise à mort est une fête*,
Et vaste est l'appétit de l'Ossète.*

* Dans le jargon des gangsters russes, où Staline s'est d'abord illustré, une « fête » signifiait un jour sans exécution sommée par son sinistre gros doigt vengeur.



L'affaire Mandelstam connaîtra son dénouement à la fin du XX^e siècle. Jusqu'en 1987, sous la Perestroïka, le poète était considéré comme un criminel. Après la chute de l'URSS sa poésie put enfin sortir du samizdat, sept décennies après l'écriture de la célèbre épigramme contre Staline.

Michel Aucouturier, préfacier des mémoires de Nadejda intitulées *Contre tout espoir*, souligne que l'on cherchait à effacer le crime commis contre Mandelstam. Pourtant il est impossible de lire son poème sans réaliser le prix terrible exigé pour son art et son courage.